

défilait, il s'écria d'une voix retentissante :

— Halte ! grenadiers !... Capitaine, faites sortir des rangs celui de vos hommes qui s'est permis de parler !... Ce doit être le numéro huit ou neuf du second rang. Qu'il vienne ici me répéter, à moi, ce qu'il vient de dire tout à l'heure !

Un caporal de grenadiers sort bientôt des rangs, et, sans changer de port d'armes, il s'avance les yeux baissés vers l'empereur, et reste impassible devant lui. Napoléon connaît ce sous-officier : c'est un de ceux qu'il appelle *les anciens*.

— A ! ah ! fait-il en torturant la petite cravache qu'il tient à la main ; c'est-à-dire que ce sont toujours les mêmes !... ceux qui ne connaissent aucune discipline, ceux qui gâtent la garde !... de mauvais soldats !

A ces mots de *mauvais soldat*, un léger tremblement agita tous les membres du caporal ; il redressa la tête et grommela quelques sons inarticulés ; mais bientôt il la baissa et redevint immobile. Alors Napoléon lui demanda d'un ton plus bref mais moins sévère :

— Voyons ! qu'avais-tu à grogner tout à l'heure ? sais-tu seulement quel est ce buste ?

— Connais pas ! murmura bien bas le caporal.

— Ah ! tu ne le connais pas ! reprit Napoléon en appuyant sur chacun de ses mots ; eh bien ! moi, je vais te l'apprendre, ignorant ! Ce buste, c'est celui d'un roi, d'un grand capitaine qui était plus sévère que moi sur la discipline, car il eût fait fusiller impitoyablement le premier soldat de son armée qui, en sa présence, se fût permis de parler étant sous les armes. Dis à tes camarades, afin qu'ils ne l'oublient pas. Retourne à ta compagnie ; tu mériterais que je te fisse déposer tes galons, car tu n'es pas digne de porter la grenade !

Ce sous-officier, s'il en avait eu le choix, eût mieux aimé recevoir un boulet dans la poitrine que de telles paroles. Lorsqu'il se fut éloigné, l'empereur dit à demi-voix au major général placé près de lui :

— Je suis persuadé maintenant qu'il n'arrivera jamais à ce gaillard-là d'ouvrir la bouche dans les rangs. Il m'eût été trop pénible d'avoir à punir quand je ne veux que récompenser ; j'ai mieux aimé lui *laver la tête* ; cela servira de leçon aux bavards et aux faiseurs de réflexions.

Les autres régiments continuèrent de défilé dans l'ordre le plus parfait et dans le plus grand silence ; mais, le soir, les soldats ne pouvaient se rendre compte de la déférence que le *Petit Caporal*, disaient-ils, avait montrée le matin pour la *boule d'un monarque qui avait été enfoncé comme les autres*.

Après cette parade, les troupes furent cantonnées dans les environs de Custrin et de Stettin, et la garde fut logée chez les bourgeois de Berlin. Tout le reste du jour l'empereur fut assié-

gé de députations : il en vint de Saxe, de Weimar, de partout

Il les accueillit presque toutes avec bienveillance ; mais il n'en fut pas de même du corps diplomatique prussien. En revanche, ayant aperçu dans la foule un curé des environs d'Iéna qu'il savait s'être donné beaucoup de peine pour secourir les blessés, sans distinction de drapeaux, il alla à lui, le remercia avec effusion, et lui donna en même temps une magnifique tabatière d'or ornée de son portrait, en ajoutant du ton le plus aimable :

— M. l'abbé, ceci est en souvenir des militaires français que vous avez soulagés.

Le soir, l'empereur se retira de bonne heure. Arrivé dans sa chambre à coucher, suivi de Rapp, qui était de service auprès de lui :

— Regarde au réveil du grand Frédéric l'heure qu'il est, demanda-t-il à son aide de camp.

— Neuf heures, sire.

— C'est justement l'heure à laquelle il est mort il y a vingt ans, ajouta-t-il d'un air pensif.

Et comme Rapp, après avoir accroché cette grosse montre au chevet du lit de Napoléon, auquel l'épée du monarque prussien avait été également suspendue, regardait avec curiosité une paire de pistolets d'arçon qui lui avait appartenu, il devina la pensée de son aide de camp, et lui dit :

— Les miens sont plus beaux, n'est-ce pas ? mais n'importe ! ces pistolets sont, avec cette épée, un monument précieux. Ne sais-tu pas que l'ambassadeur d'Espagne m'a apporté aux Tuileries l'épée de François Ier. ? L'hommage était grand : il a dû coûter aux Espagnols. Et l'envoyé de Perse ne m'a-t-il pas fait présent aussi d'un sabre qui aurait appartenu à Gengiskan ! eh bien ! toutes riches que sont ces armes, je les eusse données pour la lame de cette épée si mesquine, à en juger par la poignée ; tiens, regarde !

Napoléon avait pris l'épée du grand Frédéric, l'avait examinée avec attention ; puis l'ayant tirée hors du fourreau :

Oh ! oh ! fit-il en posant le bout du doigt sur la pointe de la lame, elle est bien vieille, mais elle pique encore ! Je vais l'envoyer au gouverneur des Invalides : mes vieux soldats des campagnes de Hanovre la garderont comme un témoignage des victoires de la grande armée et de la vengeance qu'elle a tirée des désastres de Rosbach.

— Sire, se hasarda à dire Rapp, à la place de Votre Majesté, je ne me dessaisirais pas de cette épée, je la garderais pour moi.

A ces mots, Napoléon jeta à son aide de camp un regard indéfinissable, et, lui prenant l'oreille, lui dit avec douceur cette parole si belle d'un légitime orgueil :

— Est-ce que je n'ai pas la mienne, monsieur le donneur de conseils ? — *A continuer.*

